

L'Amérique vue d'en bas

Laure BORDONABA

Homme de radio, Studs Terkel est devenu un des grands noms de l'histoire orale américaine, paradoxalement « célèbre », comme il se plaisait à le dire, « pour avoir célébré ceux que l'on ne célèbre pas ». Il a fait entendre des centaines de voix anonymes, qui tirent de l'oubli le traumatisme refoulé de la Grande Dépression, dans *Hard Times* ou scrutent, dans *Race*, l'obsession raciale américaine.

Recensés : Studs Terkel, *Hard Times. Histoires orales de la Grande Dépression (1970-1986)*, trad. Christophe Jaquet, éditions Amsterdam, 2009 ; et *Race. Histoires orales d'une obsession américaine* (1992), trad. Maxime Cervulle, Myriam Dennehy et Christophe Jaquet, éditions Amsterdam, 2010.

Comme *Division Street* (1967), *Working* (1974) et *La Bonne guerre* (1984), qui valut à Studs Terkel un prix Pulitzer) – tous traduits en français chez Amsterdam –, *Hard Times* (1986) et *Race* (1992) sont d'épais volumes, de véritables sommes, qui tiennent cependant plus de la mosaïque ou du collage que de la fresque : les centaines d'entretiens qui y sont retranscrits constituent une polyphonie donnée pour elle-même, sans être mise au service d'une interprétation surplombante.

Un « échantillon aléatoire de survivants » (HT, p. 23) des années 1930 est ainsi réuni dans *Hard Times*, dont le titre rend hommage aux *Temps difficiles* (1854) de Dickens et à leur description de la misère industrielle de l'imaginaire Coketown. Interrogés par Terkel entre 1970 et 1986, ils sont, ou étaient, fermiers, ouvriers, mineurs, journalistes, collaborateurs de Roosevelt, hommes politiques de différents bords, courtiers, artistes, militaires, descendants d'esclaves, syndicalistes, hommes d'affaires, prêtres, ou enseignants. Ils ont vécu la Grande Dépression, en ont souffert ou profité, l'ont simplement parfois vue de loin, comme quelque chose qui arrivait aux autres. Dans *Race*, ils sont noirs, à la peau claire ou sombre, blancs, WASP mais aussi italiens ou irlandais, hispaniques, asiatiques, chinois ou nisei (nés aux États-Unis de parents Japonais), ou encore métis, de tous les âges et de tous les milieux sociaux. Leur « race » est subie ou revendiquée, décrétée, par l'État, la famille, le quartier,

acceptée ou rejetée, mais obsédante. Elle n'est pas toujours visible, et se révèle, parfois, incertaine. Elle a rarement l'évidence d'un donné ou d'une simple couleur – y compris chez les « Blancs », dont de nombreux et récents travaux s'attachent à montrer que la « *whiteness* » (blancheur, « blanchité ») est également le fruit d'une longue et sinueuse construction sociale. Ils se disent « progressistes » ou « sectaires » et ont pour beaucoup l'idée, qu'elle les tараude ou les excuse à leurs yeux, que le racisme est inscrit au fond de chaque individu.

« Qui a construit les pyramides ? »

Ce sont eux qui, pour reprendre la formule de Brecht que cite souvent Terkel, « ont construit les pyramides ». Autrement dit, la masse des anonymes qui subissent l'histoire plus qu'ils ne la font, mais qui la vivent, et dont la parole a longtemps été écartée, comme anecdotique, insignifiante ou incompétente, de l'écriture officielle de l'histoire. En ce sens, Terkel s'inscrit dans une certaine tradition de l'histoire orale américaine, née des balbutiements de l'enquête ethnographique, des innovations de l'école de Chicago et des expérimentations du Federal Writers' Project de la WPA (Works Progress Administration) – auquel il a d'ailleurs participé en écrivant des scripts documentaires pour la radio. Sous la houlette de l'écrivain Jack Conroy dans l'Illinois ou de Benjamin Botkin sont ainsi recueillis systématiquement, dès les années 1930, folklore, récits et souvenirs, notamment d'anciens esclaves¹. Le recours aux témoignages enregistrés élargit considérablement le champ des sources disponibles et rend possible le développement progressif d'une nouvelle approche de l'histoire dans les années 1960 : une histoire qui se veut « vue d'en bas » (« *from the bottom up* »), qui travaille aux frontières de la sociologie et de l'anthropologie, et se montre par nature attentive aux problématiques émergentes du genre, de la race, de la déviance et des minorités de toutes sortes.

Le succès public rencontré par les livres de Studs Terkel a d'ailleurs contribué à l'institutionnalisation et à la reconnaissance de l'histoire orale comme discipline à part entière, qui, dès les années 1970, a ses chaires et ses manuels, ses associations et ses revues. Même si, au sein même de l'histoire orale, une conception concurrente s'est parallèlement développée dans le sillage d'Allan Nevins, historien lui aussi venu de la radio, créateur, en 1948, du *Columbia Oral History Research Office*. Loin d'être l'occasion d'un renversement de perspective et d'un changement d'objet, l'enregistrement est alors simplement envisagé

¹ Benjamin Albert Botkin (éd.), *Folk-say, A Regional Miscellany* (1929-1932) et *Lay My Burden Down: A Folk History of Slavery*, Chicago, Chicago University Press, 1945.

comme le moyen de pallier les vides des archives écrites et donc de nourrir l'histoire, qui reste classiquement centrée sur les questions politiques et diplomatiques, des témoignages de ses « acteurs » au sens le plus traditionnel du terme.

Peut-on regarder l'histoire d'en bas ?

Car, d'emblée, cette *bottom-up approach* et ses méthodes ont suscité un certain nombre de questions, sinon d'objections. À commencer par celle de la vérité. Ces témoins ordinaires sont souvent jugés peu fiables, susceptibles de mentir, travestir ou embellir une réalité, sur laquelle ils auraient de toute façon un point de vue trop étroit. Dès lors, leur discours constituerait tout au plus une « source », mais non en soi et à proprement parler, une « histoire ». (On peut à ce titre remarquer que l'éditeur français fait figurer le terme « histoires » au pluriel dans les sous-titres des œuvres traduites de Terkel, alors qu'il était en anglais, quand il apparaissait, au singulier – ce qui tend, intentionnellement ou non, à lui donner le simple sens de « récit ».)

La pratique de l'entretien retranscrit est par ailleurs suspectée d'entretenir l'illusion romantique de la restitution de la vie « à l'état brut », d'un contact direct avec le passé et un « peuple » en réalité mythifiés. Cette difficulté trouve un écho dans l'ambiguïté des photographies de Dorothea Lange – prises de vues documentaires qui donnent le sentiment d'être de plain-pied avec une réalité qu'elles ne manquent cependant pas d'interpréter – qui accompagnent, dans l'édition française de *Hard Times*, le texte de Terkel.

Quid alors, de la neutralité axiologique du chercheur ? Si la démarche qu'il adopte est la traduction de son engagement politique et militant – à l'instar de l'historien oral britannique Paul Thompson qui écrit dans *The Voice of the Past* (1978) sa volonté de « rendre l'histoire au peuple », et, ce faisant, de contribuer à changer les rapports de domination effectifs –, alors elle disqualifierait son travail, orientant le choix des personnes interviewées, la manière de poser les questions, et l'élaboration du texte final des entretiens puisque ces derniers sont coupés, montés et classés. À la subjectivité du témoin s'ajouterait donc celle de l'intervieweur.

Enfin, et du même coup, la générosité apparente de celui qui « donne la parole » pourrait bien cacher une forme de condescendance – si, pour pouvoir donner la parole, il faut en être, d'une manière ou d'une autre, le légitime détenteur.

« Leur vérité est dans leurs souvenirs »

Terkel a répondu à toutes ces questions, parfois directement, dans les entretiens qu'il a donnés, ou dans les introductions de ses livres, méditations parfois décousues, plus suggestives que démonstratives qui, quoiqu'elles laissent peu de doutes sur ses intentions ou ses positions, se refusent à tout didactisme. Il y a aussi et surtout répondu par ses livres eux-mêmes.

Les « commentaires » qui ouvrent *Hard Times* sont ainsi sans équivoque sur la question de la vérité : « Ceci est un livre de souvenirs, et non un recueil de faits incontestables ou de statistiques exactes. [...] Disent-ils la vérité ? La question est aussi théorique que le jour où Pilate l'a posée [...]. Leur vérité est dans leurs souvenirs. La précision d'une date ou d'un fait est de peu d'importance. » (HT, p. 23). Car il y a pour cela les travaux historiques ou sociologiques classiques, que Terkel, qui s'est toujours présenté comme simple « journaliste », n'a jamais prétendu remplacer.

Preuve en est le dispositif même de ses ouvrages, dans lesquels récits et analyses se répondent, se complètent ou se corrigent, et où varient autant que possible les types et les degrés de subjectivité qui s'expriment. Quoique la foule des anonymes soit omniprésente, Terkel ne verse pas dans le culte du particulier ou le rêve d'une histoire sans historien : il fait aussi une place à des personnalités qui ont pris part de manière privilégiée aux événements qu'il étudie (responsables politiques ou syndicaux, militants, « décideurs » économiques), ainsi qu'à des spécialistes de ces questions (sociologues, historiens, psychiatres), dont les « vues d'ensemble » viennent ponctuer et éclairer différemment les autres entretiens. Le feuilleté qui en résulte a ses moments de suspens, de distanciation – d'autant que l'on n'entend pas ces voix, mais qu'on les lit.

On peut enfin lire en filigrane dans ses livres son art discret de l'entretien, qui sait à la fois s'effacer et aider, par des questions toujours ouvertes, une parole, manifestement libre, à se déployer. Pour reprendre l'image qu'il propose dans un entretien publié dans l'*Oral History Review*, il est ce « voisin » qui a parfois besoin d'aide pour faire marcher son magnétophone, et avec lequel on peut discuter d'égal à égal.

Le grain de l'expérience

Il est très difficile de résumer *Race* ou *Hard Times*, puisque justement leur intérêt réside dans cette multiplicité de voix, qui ne sont jamais réductibles à l'exemplification d'un type ou aux généralités théoriques, souvent connues maintenant, que l'on peut en tirer, et qui contribuent, dans leur foisonnement, à rendre le grain, non pas de la réalité en elle-même, mais au moins de l'expérience qu'en font les uns et les autres, et de ce qu'elle comporte de dicible ou de partageable. Car, dans un cas comme dans l'autre, ces entretiens sont des tentatives pour combler l'écart, creusé par l'appartenance ethnique, l'âge, le milieu social, entre savoir (qu'il y a eu la ségrégation, le mouvement des droits civiques, le New Deal, la misère et la faim...) et comprendre, c'est-à-dire saisir de l'intérieur ce que cela fait (« *what it is like* ») d'être telle ou telle personne, ce que l'on pense, ou ce que l'on ressent alors. *Race* est ainsi sous-titré en anglais « *What Blacks and Whites Think and Feel About the American Obsession* » (« Ce que les Noirs et les Blancs pensent et ressentent à propos de l'obsession américaine ») – et *Working*, le livre qu'il consacre au travail : « *People Talk About What They Do All Day and How They Feel About What They Do* » (« Les gens parlent de ce qu'ils font toute la journée et de ce qu'ils ressentent à propos de ce qu'ils font »).

Le recours aux témoignages apporte donc bien entendu son lot de détails et d'anecdotes qui manifestent, dans *Race*, la violence des rapports interraciaux, et la manière dont elle se diffuse jusque dans les aspects les plus quotidiens et les plus intimes de l'existence, organisant le rapport à l'espace, à l'autre et à son propre corps. Ce sont les carreaux cassés, le bus de l'école qui passe sans s'arrêter, les voisins qui déménagent quand ils vous voient arriver, le choix de sa place dans le bus, ou de son itinéraire dans la ville, les fenêtres barreaudées des cités, ou des cheveux que l'on défrise à contrecœur.

De même, dans l'introduction de *Hard Times*, Terkel fait état de sa méfiance à l'égard de l'abstraction économique qui neutralise les affects et vide la mémoire de son sens : « Le mot "déficit" est d'ailleurs assez mystérieux, il évoque le jargon comptable. Rien à voir avec la "faim" ou les "sans-abris" » (HT, p.13), qui, au contraire, jalonnent les témoignages qu'il a recueillis. Certaines images aussi sont pernicieuses, telles celles des défenestrations désespérées, ou des vétérans vendeurs de pommes qui, sans cesse reprises, transformées en froids clichés, finissent par recouvrir l'expérience. Elles sont ici remplacées par des repas de fruits pourris, la collecte des bouteilles consignées, les cadavres qui flottent dans les eaux du

lac Michigan, les habitations de fortune, des cageots ou des carcasses de voiture, l'atmosphère de la « jungle » le long des voies de chemin de fer, où se regroupent sous une tente des communautés éphémères (« On dormait ensemble, tout le monde était copain. [...] Ils n'avaient ni mères ni sœurs, ils n'avaient pas de chez eux, ils étaient sales, ils portaient des salopettes, ils n'avaient rien à manger, ils n'avaient rien. » (HT, p. 68)), les dents qui tombent, des rêves d'oranges et de bananes.

La voix humaine

Mais les témoignages n'apportent pas seulement de tels détails. Parce qu'ils sont, certes montés, mais retranscrits, et non réécrits ou émiétés, ils rendent aussi une manière personnelle de s'exprimer, la langue à travers laquelle chacun saisit sa vie. Le fait de lire une traduction constitue ici par définition une limite, d'autant que l'enjeu linguistique apparaît explicitement dans beaucoup d'entretiens de *Race* qui insistent sur le parler propre aux Noirs, toujours plus éloigné de l'américain standard, jusqu'à constituer une langue à part, avec sa prononciation, son lexique, ses conjugaisons et ses structures grammaticales, devenue à la fois un objet de revendication et un instrument d'exclusion.

L'humour ou la crudité, l'inventivité des métaphores (« Être Noir en Amérique, c'est comme être obligé de porter des chaussures trop petites. Certains s'adaptent. C'est toujours très inconfortable. » (R, p. 199) ; « j'ai réalisé que j'étais recouverte d'une cape, et que cette cape était ma couleur » (R., p. 511) dit une femme qui commence par parler d'elle à la troisième personne), participent, avec leur tonalité propre, à la restitution des états d'âme passés et présents de celui qui parle. Ainsi l'écartèlement identitaire vécu comme une forme de « folie » par certains Noirs, qui partagent avec certaines victimes de la Crise « un sentiment d'être en dehors de la société » (HT, p. 258), la « cicatrice [de la] fierté » (HT, p. 540), le « manque [du] sentiment d'avoir des pairs » (R, p. 219). Ou encore un malaise diffus, « une sorte de mélancolie » (HT, p. 85) qui hante toute une vie, et la peur, « cette crainte permanente que tout pouvait s'effondrer sous vos pas » (HT, p. 536), laissée par ce « temps de pur chaos » (HT, p. 52) que fut la Dépression, quand « Soudain, toutes les maximes des manuels ont été mises sens dessus dessous. » (HT, p. 225)

Vivre et raconter

Dans le récit par lequel celui qui parle organise son expérience en la racontant, apparaissent des points de bascule, des moments de prise de conscience, des péripéties ou des

Emilie Frenkiel 5/9/11 14:54

Commentaire: ?

mises à l'épreuve, qui éclairent la manière qu'il a de lire le présent et de se projeter dans l'avenir. On peut voir ainsi voir s'élaborer, s'infléchir ou se transformer une identité qui se débat souvent entre ce que l'on attend d'elle et ce qu'elle peut ou voudrait être. Que ces mises en forme soient des reconstructions *a posteriori*, trop belles parfois pour être vraies (telle, par exemple, l'histoire de C.P. Ellis, ancien du Ku Klux Klan gagné à la cause noire), n'enlève rien à leur intérêt, ni à leur vérité, si on ne réduit pas cette dernière à la seule factualité. Terkel lui-même avait coutume de dire qu'il était né un mois après le naufrage du Titanic. Et ses livres montrent en effet également comment le récit vient digérer l'expérience : vivre n'est certes pas encore raconter, mais la manière dont on raconte, par soi-même ou en s'appliquant des schémas étrangers, fait finalement partie de la vie.

Ils mettent en évidence surtout, chez beaucoup, une faculté d'analyse que le temps consacré à l'entretien, qui autorise les retours et les hésitations, permet de révéler. Même si un cheminement intellectuel est aux prises avec des sentiments qui se nouent souvent à l'insu de l'individu, il peut tâcher de le comprendre. Ainsi Diane Romano dans *Race*, qui, comme à son corps défendant, s'observe devenir raciste sans se reconnaître dans ce qu'elle se voit penser (« Ce n'est peut-être pas vraiment *moi* qui dis ça. [...] Je ne veux pas être ce type de personne. » (R, p. 75)) et se demande alors : « Qu'est-ce qui m'arrive ? » (R, p. 77), en constatant qu'elle accepte de rire aux plaisanteries racistes de ses propres enfants.

« Si vous êtes pauvre, c'est parce que vous êtes fainéant »

La date de la publication de *Race* en fait un bilan du devenir des espoirs issus des combats des années 1960, de la déségrégation et de la mise en œuvre de la discrimination positive, de leur dilution dans le conservatisme et l'euphorie économique des années Reagan et des prémisses des années Bush où, comme le dit un des témoins interviewés, « le libéralisme [*au sens politique*] est devenu un gros mot » (R, p. 454). Il permet de faire le constat ambigu d'un racisme moins affiché, « plus subtil » (R, p. 403), mais aussi socialement plus légitime. Un Sud-Africain se prend ainsi à regretter l'Apartheid dont il a pourtant été victime, quand il évoque les « murs invisibles » contre lesquels il se cogne la tête aux États-Unis : « Ne pas savoir contre quoi on se bat [...], ça vous ronge l'âme. » (R, p. 449)

On voit aussi apparaître et se propager le thème du « racisme à l'envers » qui revient dans beaucoup d'entretiens, sur le mode de l'analyse critique, amère ou désenchantée, ou celui de la plainte qui a guidé la droitisation des classes populaires blanches (les « *white*

ethnics ») : « J'avais le sentiment qu'être une Blanche de classe moyenne était vraiment stigmatisé. [...] Ces dernières années, dès qu'il était question de quelque chose dans le journal, on aurait dit que c'était de ma faute. » (R, p. 154) confesse une femme qui se dit « fondamentalement » démocrate, mais qui « vote de plus en plus républicain » (R, p. 158).

C'est également sous Reagan, souligne Terkel, que les agences de régulation issues de la Crise et du New Deal ont été vidées de leur substance à la faveur de l'oubli du passé et de l'occultation de la misère du présent. Or, « S'il y a une grande différence entre hier et aujourd'hui, poursuit-il, elle est dans le langage. À l'époque, le langage des gagnants reflétait un certain embarras vis-à-vis des perdants. Aujourd'hui, il n'exprime qu'un vague mépris » (HT, p. 18). Le sentiment de culpabilité des victimes de la Dépression, cette honte mise en lumière par les entretiens de *Hard Times*, a donné une paradoxale assise au renouveau des discours de culpabilisation qui tentent de légitimer le retrait l'État. « Aujourd'hui, on essaye de nous donner le sentiment que c'est de notre faute. Si vous êtes pauvre, c'est parce que vous êtes fainéant » (HT, p. 76) s'indigne une femme, blanche, qui a connu dans son enfance la soupe populaire, et qui regrette le sabotage, par une telle « propagande » (HT, p. 77), de la solidarité née de la conscience d'une communauté de destin entre les plus pauvres, quelle que soit leur couleur. Même si d'autres soulignent avoir, dans les années 1930, « entendu pour la première fois la vieille expression : “si on leur donne du charbon, ils vont le mettre dans leur baignoire” » (HT, p. 209), le mythe reaganien de la *welfare queen*, mère noire célibataire supposée vivre luxueusement des aides sociales – qui hante implicitement un certain nombre de témoignages – cristallise l'opprobre jetée à la pauvreté, associée à la couleur de peau et au délitement de la famille noire.

« Déterrer notre histoire enfouie »

Les propos de *Race* et de *Hard Times* se rencontrent ici, dans l'articulation des inégalités raciales et sociales, que le déni et l'échec de la transmission de la mémoire entre les générations ne font qu'aggraver en désamorçant toute conscience politique. Car « Il y a, déplore une femme, un sentiment de l'Histoire qui s'est perdu » (R, p. 107), une amnésie collective qui maintient les plus jeunes dans une immédiateté fictive. « Dans les années 1960, conclut un Américain-Mexicain, tout le monde y voyait plus clair. » (R, p. 226)

Hard Times baigne dans le même brouillard, et tente également d'articuler présent et passé pour travailler à le dissiper : « Il est temps, écrit Terkel dans son avant-propos, que [les

jeunes] sachent. Il est temps que, nous aussi, nous sachions – l’impact que [*la Dépression*] a eu sur nous. Et, par conséquent, sur eux. » (HT, p. 24) Ce lien ténu, à reconstruire, entre les générations, s’inscrit d’ailleurs dans la structure même du livre, qui interroge aussi les plus jeunes, pour qui le souvenir des années 1930 n’est souvent guère, comme le dit une journaliste de vingt-sept ans, qu’« une barrière ou un martinet » (HT, p. 47) brandi par leurs parents. Comme *Race*, *Hard Times* obéit à la nécessité de « déterrer notre histoire enfouie » (R, p. 39). Comme *Hard Times*, *Race* est donc « autant un livre sur le Temps qu’il est un livre qui parle d’un certain temps » (HT, p. 22).

Pour aller plus loin :

- www.studsterkel.org : site consacré à Studs Terkel par le Chicago Historical Museum, sur lequel on peut notamment écouter bon nombre d’entretiens enregistrés.
- John de Graaf et Alan Harris Stein, « The Guerrilla Journalist as Oral Historian: An Interview with Louis “Studs” Terkel », *Oral History Review*, 29/1, winter-spring 2002.
- Autres ouvrages de Studs Terkel disponibles en français :
Division Street: America, Pantheon Books, 1967, trad. fr. *Division Street. Genèse d’une histoire orale des États-Unis*, Amsterdam, 2011.
Working: People Talk About What They Do All Day and How They Feel About What They Do, 1974, trad. fr ; *Working. Histoires orales du travail aux États-Unis*, Amsterdam, 2006.
The Good War: An Oral History of World War II, Pantheon Books, 1984, trad. fr. *La Bonne guerre. Histoires orales de la Seconde Guerre mondiale*, Amsterdam, 2006.

Publié dans www.laviedesidees.fr le 7 septembre 2011.

© laviedesidees.fr